title :

creator :

copyeditor : Charlotte Dias (Stylage sémantique)

publisher : Sorbonne Université, LABEX OBVIL

issued : 2018

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/moliere/critique//

source :

created :

language : fre

## Notice

$I$ 1666. — Le *Misanthrope* est une des comédies de Molière qui ont provoqué les commentaires les plus nombreux, et aussi les interprétations les moins concordantes.

Après avoir rappelé l’histoire de la pièce, nous examinerons les opinions des critiques les plus récents, et nous essayerons de dégager la véritable pensée de Molière, qui nous paraît parfaitement claire, comme à ses contemporains, malgré les efforts tentés de génération en génération pour l’obscurcir.

### I

Du 15 février 1005, où Molière avait donné pour la première fois le *Don Juan*, au 4 juin 1666, date de la première représentation du *Misanthrope*, Molière n’avait fait représenter sur la scène du Palais-Royal qu’une farce, *L’Amour médecin*, une pièce de Mlle Desjardins, le *Favory* (24 août 1665), une comédie de $II$ Devisé, *La Mère coquette* (23 octobre 1665), et *Le Grand Alexandre et Parus*, tragédie de Racine (4 décembre 1665).

*L’Amour médecin* (ou *Les Médecins*) avait eu un succès tel qu’il avait fait élever de 275 à 1,966 livres les recettes du *Favory*, de Mlle Desjardins, et qu’on l’avait joué sans interruption du 22 septembre au 4 décembre. La recette, cependant, ne s’était pas maintenue ; à la veille de la représentation d’*Alexandre*, elle était tombée à 398 livres, pour s’élever, le 4 décembre 1665, avec la nouvelle tragédie de Racine, à 1,294 livres. Mais, dès la sixième représentation de cette dernière pièce (18 décembre), la troupe apprit que, par un procédé inexcusable, sans exemple jusque-là, Racine faisait jouer, le même soir, sa tragédie sur le théâtre de l’Hôtel de Bourgogne. Trois fois encore, le 20, le 22 et le 27 décembre, on représenta sa pièce au Palais-Royal ; mais il semble que le public avait suivi l’auteur, car les recettes, pour les vingt-neuf représentations données, du 18 décembre 1605 au 30 mai 1666, n’atteignirent même pas une moyenne de 290 livres, laissant à chaque « compagnon » ou associé une part d’environ 16 livres, soit 464 livres pour cinq mois et demi.

Que faisait Molière pendant cette période de quinze mois, du 15 février 1665 au 4 juin 1866 ? Molière préparait *Le Misanthrope*.

« Vendredi, 4 juin (1666), première représentation du Misanthrope, pièce nouvelle de M. de Molière, 1447 liv. 10 s. ; partagé, 92 livres. » Depuis $III$ l’établissement de sa troupe a Paris, c’est-à-dire depuis le : 24 octobre 1658, treize fois seulement Molière avait atteint une recette supérieure, cinq fois avec *L’École des femmes*, seule ou accompagnée de *la Critique*, une fois avec *Le Mariage forcé*, six fois avec le *DonJuan* et une fois avec le *Favory*, accompagné de *L’Amour médecin* (22 septembre 1665). *Le* *Misanthrope* s’annonçait donc comme un succès ; le dimanche 6 juin, le succès s’affirma ; la recette s’éleva à 1,617 liv. 10 s., chiffre que la troupe n’avait dépassé que huit fois jusque-là. Aussi continua-t-on à la jouer sans interruption dix-neuf fois encore, jusqu’au 1er août. Le 6 août suivant, *Le Misanthrope* céda la place au *Médecin malgré luy*, qui, avec la *Mère coquette*, le *Favory* ou les *Fascheux*, tint la scène jusqu’au vendredi, 3 septembre, A cette date, *Le Misanthrope* est repris et joué cinq fois avec *Le Médecin malgré luy*. Il est représenté encore huit fois jusqu’au 1er décembre ; la troupe fut alors appelée par le roi à Saint-Germain, d’où elle ne rentra à Paris que le 28 février 1667. Depuis cette époque, *Le Misanthrope* semble à peu près abandonné ; joué quatre lois de suite à la fin de septembre 1667, il paraît une fois seulement en 1668, cinq fois en 1669, sept fois en 1670, quatre fois en 1671, cinq fois en 1672 ; il ne fut pas joué môme une fois en 1673 avant le 17 février, date de la mort de Molière. On comprend que la troupe eut peu de goût à donner cette pièce : la recette atteignait rarement le chiffre de 300 livres, le dépassait plus rarement encore. Cependant La Grange $IV$ n’hésitait pas à mettre *Le Misanthrope*, avec *Tartuffe* et *Les Femmes savantes*, au nombre des chefs-d’œuvre de Molière, comme on le voit dans la préface de l’édition de 1682.

### II

Après ce rapide historique, et avant de formuler nous-même notre opinion, nous passerons en revue les appréciations de quelques critiques modernes sur *Le Misanthrope*.

Nous avons rappelé, à propos du *Tartuffe*, qu’un érudit avait cru voir dans celte comédie une attaque !contre les Jansénistes ; un autre voit dans *Le Misanthrope* une pièce en faveur de ces mêmes Jansénistes, dont le duc de Montausier, sous les traits d’Alceste, serait le représentant : « Alceste, dit-il, est un symbolisme ; c’est l’explosion de l’honnêteté publique indignée se personnifiant dans un Janséniste. »

— Messieurs, dirons-nous à M. L, Lacour et à M. Gérard du Boulan, de grâce, accordez vos flûtes.

*Le Misanthrope* est-il une pièce de circonstance ? Alceste est-il un portrait, le portrait de Montausier, par exemple ? De semblables questions, lorsqu’il s’agit d’un chef-d’œuvre, semblent peu importantes ; il ne faut pas moins, pour nous décider à les traiter, que la persistance avec laquelle certains admirateurs de Molière, trop portés à le réduire à une mesure qui $V$ n’est pas la sienne, s’appliquent à l’amoindrir, en ?expliquant par des circonstances particulières, étrangères à lui, des pièces qui ont leur origine dans révolution féconde et la riche variété de son génie.

Cette tendance bizarre de certains esprits à chercher dans une œuvre d’art ce qui est précisément le contraire de l’art, je veux dire le particulier au lieu du général, n’est point une nouveauté ; dans leur système d’interprétations, M. L. Lacour et M. Gérard du Boulon ont eu bien des ancêtres, depuis ce savant lui voyait dans l’Iliade le récit de la prise de Jéricho, jusqu’à celui pour qui l’Énéide n’était qu’un traité allégorique d’alchimie : ces deux écrivains font œuvre à peu près semblable en travestissant à leur guise la pensée de Molière. Le grand comique n’aurait pas survécu A ses contemporains si ses auditeurs n’avaient été en quelque sorte ses complices, s’il n’avait pas traduit les sentiments de la foule, s’il avait mis dans ses pièces tant de finesses et tant de mystère, des énigmes, en un mot, dont les spectateurs n’auraient pas eu la clé, et dont il n’aurait pas fallu moins de deux siècles pour découvrir le sens caché[[1]](#footnote-1).

Convaincu, de parti pris, que Molière a voulu faire un plaidoyer pour soutenir les Jansénistes, M. Gérard du Boulan est très frappe de voir *Le Misanthrope* quitter le monde

Et fuir dans un désert rapproche des humains.

$VI$ Le désert, que serait-ce, sinon les solitudes de Chevreuse, où les Jansénistes, représentés par Alceste, faisaient profession de vertu ?

Mais si l’on veut voir dans le mot « désert » autre chose que cet « endroit écarté » dont parle Alceste à la fin de la pièce, pourquoi l’appliquer seulement au lieu de retraite des Jansénistes ? Ne l’appliquait-on pas aussi au lieu où les protestants faisaient leurs prêches, d’où d’Aubigné datait ses *Tragiques* ?

En s’engageant dans celte nouvelle voie, quelle lumière ne trouverait-on pas pour éclairer *Le Misanthrope* ? Alceste, c’est le protestant courageux qui ne craint pas de proclamer hautement, à la cour même, qu’il va chercher au « désert », c’est-à-dire aux alentours du temple de Charenton, les vertus qu’il ne trouve pas parmi les catholiques ; Molière, c’est Se vaillant écrivain qui ne recule pas devant l’audacieuse pensée de rompre en visière à Louis XIV, et de représenter comme un type de vertu, exagéré sans doute, mais respectable, un de ces prétendus réformés contre lesquels la piété du roi n’avait pas assez de foudres ; Montausier, car ce serait bien lui qui serait Alceste, a été protestant ; il a abjuré, comme plus tard Turenne, et s’est fait catholique ; mais devant les vices du temps, morbleu !il revient à sa loi première et s’enfuit, où ?au désert, c’est-à-dire à Cliarenton, qu’il a toujours regretté, et dont il n’a pas dû se détacher plus que, dans la suite, madame de Maintenon, cette femme méconnue qui n’était que juste assez catholique pour n’être pas protestante.

$VII$ Une pareille interprétation n’est pas plus fausse que celle de M. du Boulan ; mais on voit le danger. Quiconque aura un système y ajustera les pièces de Molière, et les développements de sa thèse n’auront d’autres limites que celles de sa fantaisie.

Alceste n’est donc pas le symbole du jansénisme. Qu’est-il donc et quel a été le but de l’auteur ? Dans *Les Points obscurs de la vie de Molière*, M. Loiseleur, qui a critiqué l’interprétation de M. du Boulan, prétend que le « dernier mot du Misanthrope est la tolérance sociale », sans laquelle on est ridicule, sur quelque vertu que l’on appuie son intolérance, et quelque sympathique estime que l’on puisse d’ailleurs inspirer.

Un autre critique, non moins autorisé, M, Fr. Sarcey, est d’une autre opinion ; selon lui, Molière, qui a poursuivi l’hypocrisie de religion dans le *Don Juan*, et dans le *Tartuffe*, « a cherché à atteindre, dans *Le Misanthrope*, une autre sorte d’hypocrisie, beaucoup moins importante, sans doute, beaucoup moins redoutable, mais plus commune, l’hypocrisie des manières… Alceste était un personnage fort simple, tout uniment un homme sincère et passionnément sincère, jeté dans un milieu où l’hypocrisie des manières faisait la loi ; rien de plus, rien de moins. »

Ni M. Loiseleur ni M. Sarcey ne nous paraissent être complètement dans le vrai. Chacun d’eux a vu un aspect du personnage d’Alceste, mais ne l’a pas vu tout entier. Sans doute il résulte de la lecture ou de la représentation d’Alceste, qu’on se prend à reconnaître et à regretter les exagérations de son intolérance ; $VIII$ sans doute aussi Molière s’élève contre l’hypocrisie des manières lorsqu’il s’emporte contre une embrassade frivole qui était dans les usages du temps, et lorsqu’il reçoit durement l’auteur d’un sonnet à qui les habitudes du monde l’obligeaient à faire quelque compliment banal, ne fût-ce que celui de ne pas rester étranger aux jeux et aux plaisirs de l’esprit : mais il nous semble que c’est amoindrir la portée de certains traits de la pièce que de les croire dirigés contre un simple travers de l’usage. Ainsi nous ne croyons pas que Molière ait vu dans les visites des plaideurs aux juges des actes de pure bienséance mondaine, et qu’Alceste, en refusant de les solliciter pour lui, ait voulu seulement protester contre le préjugé des visites à la magistrature. Molière avait une visée plus haute : dans cette attaque contre un abus aussi criant que la justice soumise aux sollicitations des plaideurs, je me refuse à voir un rompement de visière contre un acte de convenance banale et de simple politesse,

Il nous semble, cependant, que M. Sarcey a pressenti la vérité, ou du moins ce que nous croyons être la vérité ; mais peut-être l’a-t-il un peu étirée et affaiblie. Oui, Alceste est « sincère, passionnément sincère » ; mais n’est-ce point amoindrir sa sincérité que de la diriger contre l’hypocrisie des manières, quand elle porte sur tant d’autres objets plus importants, plus dignes de son austère vertu et de son grandcaractère ?

M. Paul Janet, qui a étudié « la philosophie de Molière », trouve « le vrai sujet du *Misanthrope* »$IX$ dans « le conflit de la vertu et du monde. Molière, en observateur profond, a été frappé de ce fait que la vraie vertu, la vertu rigoureuse et étroite, mise en conflit avec le monde, devient ridicule ou du moins prête à rire… Il est certain que celui qui se donnera le rôle de défendre partout la justice et la vérité se rendra ridicule et bientôt odieux. II s’est fait, parmi les hommes, par suite de la nécessité de vivre en paix, un ensemble de compromis qu’on appelle le code du monde, et c’est de ce code que La Rochefoucaud a dit que la société ne durerait pas un instant si les hommes n’étaient pas dupes les uns des autres. »

Avec M. Janet, nous revenons, on le voit, à la thèse de M. Sarcey : l’hypocrisie des manières combattue par Alceste, qui se rend ridicule et court le risque de se rendre odieux, en défendant partout Injustice et la vérité. Cependant, M. Janet, quelques lignes plus haut, avait protesté contre ceux qui trouvaient Alceste ridicule ;« Alceste, avait-il dit, est quelquefois plaisant et risible, mais il n’est pas ridicule ; » et il avait distingué « deux espèces de rire, le rire bienveillant et le rire malveillant. »

Pour nous, Alceste n’est pas ridicule, et nous ne croyons pas que, même en exagérant sa misanthropie, il puisse jamais se rendre odieux ; il n’est pas rie ceux dont on a pu dire, comme de Bautru, *risumfecit, sedridiculus fuit*. Il a pu faire rire, et tout à l’heure nous analyserons les côtés comiques de la pièce et qui provoquent le rire ; mais nous n’acceptons pas la distinction de M. Janet entre le rire bienveillant et le rire $X$ malveillant. Le sourire s’accorde avec l’indulgence et peut être bienveillant ; mais le rire a toujours un principe plus ou moins malveillant ; il naît toujours à la vue de l’impuissance d’un effort, ou du contraste entre le mot et l’idée. L’impuissance d’Alceste luttant contre des usages établis, l’énergie du langage s’attaquant à des objets sans importance, ces causes de rire, qui ne sont pas des causes de ridicule, nous les rencontrons à chaque pas dans le cours de la pièce.

### II[I]

Il y a, selon nous, deux aspects à considérer dans le caractère d’Alceste : il force l’estime et la sympathie par sa sincérité ; il provoque le rire en poussant la sincérité jusqu’à l’excès ; c’est ainsi que sans rien perdre de sa dignité il peut introduire le comique dans une pièce sérieuse et de haut style.— C’est Alceste, sincère et estimable, qui proteste contre l’usage des procès sollicités ; c’est Alceste exagéré qui vomirait, dût-il prêter à rire :

En coûtât-il grand’chose,

Pour ta beauté du fait avoir perdu sa cause.

Nous insisterons sur ces deux points.

Et d’abord, nous ferons ressortir la sincérité d’Alceste : elle n’est qu’un moyen dramatique, dans la pièce, mais un moyen qui la domine tout entière :$XI$ quant au but, nous le découvrirons plus tard. Pour prouver que Molière s’attache, avant tout, à mettre en lumière la sincérité d’Alceste, nous citerons quelques traits :

— Je veux qu’on soit sincère, et qu’en homme d’honneur,

Ou ne lâche aucun mot qui ne parle du cœur.

— Je veux que l’on soit homme, et qu’en toute rencontre,

Le fond de notre cœur en nos discours se montre.

— Et la sincérité dont son âme se pique,

A quelque chose en soy de noble ci d’héroïque.

— [...] J’ai ce défaut,

D’être un peu plus sincère en cela qu’il ne faut.

— [...] Pour Être trop sincère,

Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire.

— Être franc et sincère est mou plus grand talent.

Lorsqu’Oronte aborde Alceste, il veut flatter son amour de sincérité :

— J’ai monté pour vous dire, et d’un cœur véritable....

Célimène cherche-t-elle à regagner l’estime et l’affection d’Alceste ? C’est de sa sincérité qu’elle se fait un mérite à ses yeux :

— Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre

A descendre pour vous aux bassesses de feindre,

Et pourquoy si mon cœur penchait d’autre côté,

Je ne le dirais pas avec sincérité.

Et si elle parle ainsi, c’est qu’Alceste lui-même l’y avait poussée :

— Oui, oui, je l’ai perdu (*le jugement*) lorsque dans voire vue.

J’ai pris, pour mon malheur, le chagrin qui me tue,

Et que j’ai cru trouver quelque sincérité.

$XII$ Cette sincérité, qu’il recherche avant tout, c’est ce qui l’attire vers Éliante :

— Madame, cent vertus ornent votre beauté,

El je n’ai vu qu’en vous de la sincérité.

La sincérité du Misanthrope sera donc pour Molière le moyen dramatique qui lui permettra d’entrer en lutte contre les vices du temps.

Mais la sincérité « a quelque chose en soi de noble et d’héroïque » ; comment la faire entrer dans la comédie ? Alceste n’est point un bouffon de cour ; il ne peut, comme un Triboulet, faire passer des vérités à l’aide de saillies plus ou moins burlesques et de mauvais goût. Que fera Molière ? Il se bornera à exagérer la sincérité d’Alceste, qui en use et abuse dans les grandes choses, où elle est nécessaire, comme dans les plus petites, où elle est inutile. C‘est ainsi que nous trouvons dans *Le Misanthrope* Imites les formes de comique exigés par le genre auquel appartient la pièce :

— Comique de situation ; parce que le spectateur se demande, avec le sourire que font naître les situations embarrassées, comment Alceste accordera les exigences d’un caractère tout d’une pièce avec les entraînements d’un amour invincible ;

— Comique de mots, lorsque, tout sérieux qu’il est, il laisse échapper des boutades dont la forme plaisante contraste avec le ton sévère de son esprit :

— La peste de ta chute, empoisonneur au diable !

En eusses-tu fait une à te casser le nez !

$XIII$ ou encore :

— Eh !ce n’est pas, Madame, an bâton qu’il faut prendre,

Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre ;

— Comique dans ses sentiments poussés à l’outrance, lorsqu’il dit :

Je voudrais, en coûtât-il grand’chose,

Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause ;

— Comique dans son insistance à soutenir une opinion qui, toute juste qu’elle est, ne mérite pas qu’on s’expose pour elle à des dangers que d’autres voudraient à peine courir pour un dogme de foi :

— Hors qu’un commandement exprès du Roi ne vienne

De trouver bons les vers dont on se met en peine...

Son emportement est même à tel point comique, en cette circonstance, qu’il force le rire autour de lui, ce qui amène ces vers :

— Par la sang bleu, Messieurs, je ne croyais pas être

Si plaisant que je suis !

Nous avons cherché, nous croyons avoir démêlé les ressources mises à la disposition de Molière pour arriver au but qu’il poursuit, la critique des vices du temps. Mais nous n’avons encore que la satire ; la peinture d’un caractère, ses saillies, ne suffisent pas à une comédie qui réclame la vie, l’action : Molière n’est pas Despréaux. C’est pour satisfaire à cette $XIV$ condition nécessaire qu’il fait Alceste amoureux ; sa passion, avec ses alternatives suivies d’un échec final, voilà le vrai sujet du *Misanthrope*. Aussi n’avons-nous éprouvé aucune surprise le jour où, sur le registre d’inscription des privilèges, tenu par le syndic des libraires, nous avons découvert ce sous-titre donné au *Misanthrope : l’Atrabilaire amoureux*.

### IV.

Le sujet et les moyens comiques étant trouvés, la satire mise en action devenant une comédie, quel but poursuivra Molière ? Il doit châtier eu riant, suivant la devise :*castigatridendo*. A quels ennemis s’attaquera-t-il ? Lui-même nous l’a dit : c’est contre les vices du temps qu’Alceste « se met en peine » ; il est implacable, et malgré les conseils de Philinte, il n’a gardé de « faire grâce à la nature humaine. »

Avec une habileté qui est un trait de génie, Molière ? a fait Alceste amoureux ; et de qui ?d’une coquette médisante, entourée de jeunes fats, médisants comme : elle, qui dirigent contre leurs « bons amis de cour » des traits qu’Alceste réserve pour des adversaires plus dignes de lui.

Quels sont les abus, les vices, les ridicules auxquels s’en prend Alceste en personne ? Ce qu’il condamne, ce qu’il flétrit, en voici la longue énumération :$XV$— C’est d’abord le manque de franchise, qu’il trouve dans

Ces obligeants donneurs d’embrassades frivoles,

Qui de civilités avec tous font combat,

Et traitent du mémo air l’honnête homme le fat

— C’est le bon accueil fait à l’hypocrite :

Nommez-le fourbe, infime et scélérat maudit,

Tout le monde en convient et nul n’y contredit ;

Cependant sa grimace est partout bien venue ;

— C’est l’immorale obligation où sont les plaideurs de solliciter leurs juges pour assurer le gain de leurs procès :

— Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

— Qui je veux ?la raison, mon bon droit, l’équité.

— Aucun juge par vous ne sera visité ?

— Non ; est-ce que ma cause est injuste ou mauvaise ?

— C’est le courtisan-poète, faiseur de mauvais vers et quémandeur de compliments ; Molière lui donne le même conseil que Despréaux donnait, dans le même temps et dans le même esprit, à certains auteurs contemporains :

Et n’allez point quitter, de quoi que l’on vous somme,

Le renom qu’à la cour vous avez d’honnête homme.

Pour prendre de la main d’un avide imprimeur,

Celui de ridicule et misérable auteur ;

-C’est encore, avec Despréaux,

Ce style figuré dont on fait vanité ;

$XVI$ C’est la complaisance avec laquelle on accueille un fat, sans se préoccuper de son mérite :

Sur quel fond de mérite et de vertu sublime

Appuyez-vous en lui l’honneur de votre estime ?

Est-ce par l’ongle long qu’il porte au petit doigt

Qu’il s’est acquis chez vous l’estime où l’on le voit ?

— C’est la fausse amitié, qui déchire, en les quittant, ceux qu’elle vient de caresser :

Allons, ferme ! poussez, mes bn amis de cour ! …

Cependant aucun d’eux à vos yeux ne se montre

Qu’on ne vous voie en hâte aller à sa rencontre,

Lui présenter la main…

—C’est la flatterie, complice du vice :

— Et son cœur à railler trouverait moins d’appas

S’il n’avait observé qu’on ne l’applaudit pas.

C’est ainsi qu’aux flatteurs on doit partout se prendre

Des vices où l’on voit les humais se répandre …

—Plus on aime quelqu’un, moins il faut qu’on le flatte ;

A ne rien pardonner le pur amour éclate…

—Ce n’est plus un honneur que de se voir loué ;

D’éloges on regorge, à la teste on les jette …

A Alceste, Molière réserve les grands coups ; à lui les combats contre des ennemis qui réclament tout l’effort de sa raison, de son honnêteté, de sa droiture et de son inflexible sincérité ; aux autres, les légères escarmouches. Telle est l’adresse de l’habile metteur en œuvre qui dirige la pièce, qu’il n’est $XVII$ aucun de ses personnages qui ne concoure au but poursuivi : une revue générale et la critique des mœurs du temps.

Philinte lui-même, le doux Philinte trouve à placer son mot, d’abord contre la prétention d’une femme ; il reconnaît

Qu’à son âge il sied mal de faire la jolie,

Et que le blanc qu’elle a scandalise chacun ;

puis contre un fanfaron de noblesse :

[...] Il n’est à la cour oreille qu’il ne lasse

A vanter sa noblesse et l’éclat de sa race ;

enfin même contre le « chagrin un peu trop sauvage » d’Alceste, qui, partout où il va, « donne la comédie. »

En même temps qu’il met le rôle de Philinte en opposition avec celui d’Alceste, pour les faire ressortir l’un et l’autre par le contraste, Molière, ayant à choisir la femme qui, de par la tradition dramatique, doit être aimée d’Alceste, n’en Fait pas seulement une coquette dont le caractère jure avec celui du Misanthrope ; il nous la présente (elle que, avec son esprit railleur, elle complète par ses médisances ou elles qu’elle provoque, la galerie déjà si riche des atires contenues dans la pièce. C’est par elle, ou car ses visiteurs, qu’elle a mis en goût de méchanceté, que nous remarquons les ridicules de Damon ce raisonneur ; de Timante, l’homme tout mystère ; de $XVIII$ Géralde, entêté de qualité ; d’Adraste, le vaniteux ; de Cléon, qui emprunte son mérite à son cuisinier ; de Damis, infatué de bel esprit : que de traits piquants !que de fines observations !et qu’il est juste de dire à Molière :

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable !

Eliante, la bonne et sympathique Eliante, n’attaque personne en particulier ; mais comme elle doit, avec tous les personnages de la comédie, contribuer à la peinture de ce tableau du siècle, c’est elle que Fauteur charge de faire ressortir l’aveuglement des amoureux, trop portés à

[…] vanter toujours leur choix.

Jamais leur passion n’y voit rien de blâmable,

Et dans l’objet aimé tout leur devient aimable.

Ils comptent les défauts pour des perfections […]

Que dirons-nous maintenant du portrait de la coquette, tracé par Arsinoé, et de celui de ta prude, peint par Célimène, l’un et l’autre en (rails si vigoureux et si mordants ? C’est à Célimène aussi que revient le soin de draper « notre grand flandrin de vicomte », l’homme inutile, qui crache dans un puits pour faire des ronds ; les petit s marquis, qui n’ont que « la cape et l’épée » ; l’homme au sonnet, « qui s’est jeté dans le bel esprit, et veut être auteur malgré tout le monde » ; enfin, le doucereux et fat

Clitandre, « extravagant de se persuader qu’on l’aime. »

$XIX$ Cette visée générale de la pièce, nous n’avons point en le mérite de la découvrir ; mais en songeant combien elle a été obscurcie par des interprétations successives, ou simultanées et contradictoires, nous croyons avoir bien fait de la rappeler, en insistant sur ce que l’intention attribuée par nous à Molière était réellement la sienne. Dans la *Lettre sur la Comédie du Misanthrope*, écrite, à ce qu’il semble, par De Visé, et placée en tête de la comédie, dans l’édition de 1667, c’est-à-dire du vivant de Molière et avec son aveu, on lit ce passage décisif, que nous n’hésitons pas à reproduire, malgré son étendue ;

« Il est à propos, avant de parler à fond de cette comédie, de voir quel a été le but de l’auteur...

Il n’a point voulu faire une pièce pleine d’incidents, mais une pièce seulement où il put parler contre les mœurs du siècle. C’est ce qui lui a fait prendre pour son héros un misanthrope ; et comme *misanthrope* veut dire ennemi des hommes, on doit demeurer d’accord qu’il ne pouvoit choisir un personnage qui vraisemblablement pût mieux parler contre les hommes que leur ennemi.

Molière n’étant pas de ceux qui ne font pas tout également bien, il n’a pas été moins heureux dans le choix de ses autres caractères, puisque la maîtresse du Misanthrope est une jeune veuve coquette et tout à fait médisante… Je vous laisse à penser si ces deux personnes ne peuvent pas naturellement parler contre ion le la terre, puisque l’un hait les hommes et que l’autre se plaît à en dire tout le mal qu’elle en sçait… $XX$ Le Misanthrope seul n’aurait pu parler contre tous les hommes ; mais en trouvant le moyen de le faire aider d’une médisante, c’est avoir trouvé en mesme temps celui de mettre dans une seule pièce la dernière main au portrait du siècle. Il y est tout entier, puisque nous voyons encore une femme qui veut paraître prude opposée à une coquette, et des marquis qui représentent la cour : tellement qu’on peut assurer que, dans cette comédie, l’on voit tout ce que l’on peut dire contre les mœurs du siècle… »

### V.

C’est donc là un point acquis : le *Misanthrope* est un « portrait du siècle », une revue de tous les travers et de tous les vices que Molière n’a pas jugés dignes de faire l’objet d’une comédie particulière, comme, par exemple, l’hypocrisie, l’avarice, les prétentions bourgeoises, le faux savoir, etc. Pourquoi donc faire appel à des caprices d’imagination ou fatiguer les livres pour chercher dans ce chef-d’œuvre si clair toute autre chose que ce que Molière a voulu y mettre ? On a parlé de « l’énigme d’Alceste » ; on a prétendu, en invoquant M. Cousin, que « Alceste est resté le secret du génie de Molière ». Mais M. Cousin a dit exactement le contraire. En effet, dans *La Jeunesse de Madame de Longueville*, 2° édit., p. 191, après s’être demandé « s’il est vrai que Montausier ait servi de module au Misanthrope, il ajoute : Molière n’a dit son secret à $XXI$ personne, et vraisemblablement il n’y a point ici de secret, excepté celui du génie. Le Misanthrope n’est la copie d’aucun original. Bien des originaux ont posé devant le grand Contemplateur et lui ont fourni mille traits particuliers ; mais le caractère entier et complet du Misanthrope est sa création. » On ne pouvait mieux dire et avec plus de justesse, ni en termes plus formellement opposés à la traduction qu’on a voulu donner de ce passage.

Nous adoptons donc l’opinion de M. Cousin : le type du Misanthrope a été créé, non d’après un original, mais d’après plusieurs originaux. Aucun personnage ; ne serait vrai au théâtre s’il représentait un seul individu ; tout homme pris isolément est une exception ; l’auteur comique qui mettra en scène un avare, nu misanthrope, ne reproduira pas cette abstraction vivante qu’il doit avoir devant les yeux s’il veut peindre l’homme, l’avare, le misanthrope, et nous en donner une idée générale.

On peut donc se demander, avec une légitime curiosité, où Molière a trouvé les éléments de chacun des portraits qu’il trace en particulier, et même, en général, de son œuvre dans son ensemble : M. Francisque Sarcey a déjà posé ces questions (*Le Temps*, 28 juill. 1879) ; bien que le savant critique déclare que, sur tous ces points, il est impossible de rien savoir ; bien qu’il décourage les chercheurs en disant que « toutes les dissertations du monde nous laisseront aussi ignorants qu’elles nous avaient pris », nous essayerons de donner une réponse à ces interrogations.

$XXII$ Prenons d’abord Alces : Montausier, Despréaux et Molière lui-même s’y reconnaissent aisément.

Si pour Montausier, les opinions ont été partagées, c’est qu’il n’était pas simple et tout d’une pièce, mais complexe et divers. Ainsi, il n’aurait pas protesté contre la mode des « embrassades », lui qui ne les ménageait pas à l’occasion. En effet, lorsque parut le *Misanthrope*, la cour était à Fontainebleau ; Montausier, qui n’avait pas assisté il la première représentation, apprit que le bruit public faisait de lui l’original d’Alceste et que Molière l’avait joué sur sonthéâtre. Grande est la colère du duc. II vient assister î à une représentation : « Le dénouement fut rare, dit Saint-Simon : M. de Montausier, charmé du Misanthrope, se sentit si obligé qu’on l’en eût cru l’objet, qu’au sortir de la comédie, il envoya chercher Molière pour le remercier… Molière arriva tout tremblant chez. M. de Montausier, qui l’embrassa à plusieurs reprises. »

Le noble duc ne se montra pas moins tendre pour Jean Rou, qui avait mis en ordre ses *Maximes pour l’éducation d’un grand prince* ; il ne se borna pas à le remercier : « Il accompagna ses remerciements d’une  tendre embrassade », dit Jean Rou dans ses *Mémoires*. Ce n’est pas non plus Montausier qui aurait critique le sonnet d’Oronte : il faisait d’aussi méchants vers et ne se gardait pas de les montrer aux gens. Qu’on en juge par les « chutes » des pièces suivantes, que Philinte n’aurait pas manqué de trouver jolies, amoureuses, admirables ; elles sont tirées de *La Guirlande de Julie* :

L’Éliotrope.

— $XXIII$A ce coup les destins ont exaucés mes vœux ;

Leur boule me permet de parer les cheveux

De l’incomparable Julie ;

Pour elle, Apollon, je t’oublie,

Je n’adore plus que ses yeux.

C’est avecque leurs traits qu’Amour me fait la guerre :

Je quitte le soleil des cieux

Pour suivre celui de la terre.

Le Soucy.

— Si l’on vous donne un lys, un oeillet, une rose,

Je vous veux présenter aussy

Un triste et languissant soucy ;

Le sort ne me laisse autre chose ;

Je souffre une telle douleur

De vous offrir la moindre fleur,

Qu’on verra dans votre couronne

Que je deviens ce que je donne.

Ecrivant, de son gouvernement d’Alsace, à Mlles de Rambouillet, de Clermont, de Mézières et Paulet, il leur dit qu’il fait un sacrifice à leurs beaux yeux ; il ajoute :

Et mon cœur en est la victime,

Nette, pure, sainte et sans crime.

Le feu qui la daigne allumer

La brûle sans la consumer,

Et, de toutes parts enflammée,

Elle ne fait point de fumée...

Montausier, qui a écrit ces sottises, n’aurait pas refusé son admiration au sonnet d’Oronte, pas plus qu’il ne la refusa à la *Pucelle* de Chapelain ou aux vers de galanterie de Godeau, qui, selon Tallemant, les lui avait laissés en dépôt.

$XXIV$ Enfin, ce n’est pas davantage au duc de Montausier, gouverneur du dauphin, qu’Oronte, fût-il le duc de Saint-Aignan, offrirait de faire à la cour pour lui quelque ouverture, ni qu’Arsinoé pourrait dire :

Vous avez à vous plaindre, et je suis eu courroux

Quand je voy chaque jour qu’on ne fait rien pour vous.

Ces réserves faites, il est incontestable, cependant, qu’il y avait, dans le caractère de Montausier, beaucoup du caractère d’Alceste. Tallemant des Réaux, parlant de lui, dit : « Ce diseur de vérités, cet homme qui rompt en visière », et cette expression caractéristique se retrouve également dans Molière.

Lorsque parut, en 1667, la grande édition des œuvres de Saint-Bernard, le libraire en offrit la dédicace au duc de Montausier ; il rappelle d’abord la belle devise qui accompagne les armes du duc :« usquetenaxrecti », puis il ajoute, en latin, et nous traduisons :« Vous ôtes tellement ami de la vérité, vous ; avez avec tant de fermeté l’opiniâtreté du bien (constantissimitenaxrecti), que vous vous présentez partout, et par cela môme, comme l’infatigable représentant de la justice et d’une sincérité immaculée (æquitatisatqueillibatæsinceritatisindefessumubique te vindicempraestas) ».

Plus loin, insistant sur ce trait particulier du caractère de Montausier, il dit encore :« Parmi les nombreuses marques de vertu qui rehaussent votre dignité, et qui rendent, dans tout l’univers, votre nom illustre, on loue votre fermeté dans l’amour de la vérité, » $XXV$ Quelques années auparavant, Mlle de Scudéry, donnant un portrait de Mégabate, c’est-à-dire Montausier, dans le Cyrus, lui prête plusieurs traits que Molière a reproduits :« Il n’y a rien qui pût lui faire faire une chose qu’il croirait choquer la justice… » ;aussi Alceste se refuse-t-il à solliciter ses juges.— « Comme Mégabate est fort juste, il est ennemi de la flatterie : il ne peut louer ce qu’il ne croit point digne de louanges » ; et voilà pourquoi Alceste dit à Arsinoé :

Eh ! Madame, l’on loue aujourd’hui tout le monde ;

Ce n’est plus un honneur que de se voir loué.

Mlle de Scudéry le représente encore comme « aimant beaucoup mieux passer pour sévère… que de s’exposer à passer pour flatteur… ; et je suis persuadé que s’il eût été amoureux de quelque dame qui eust eu quelques légers défauts, toute la violence de sa passion n’eust pu l’obliger à trahir ses sentiments. »

Ce passage a pour commentaire les vers suivants :

Non, l’amour que je sens pour cette jeune veuve

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu’on lui trouve,

Et je suis, quelque ardeur qu’elle m’ait pu donner,

Le premier à les voir comme à les condamner ;et ceux-ci :

Plus on aime quelqu’un, moins il faut qu’on le flatte ;

À ne rien pardonner le pur amour éclate.

On lit plus loin : « Ceux qui cherchent le plus à $XXVI$ reprendre en Mégabate ne l’accusent que de soutenir ses opinions avec trop de chaleur ».

Ecoutons Philinte :

[…]Un si grand courroux contre les mœurs du temps

Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

Et plus loin :

[...] votre esprit

Se gendarme toujours contre tout ce qu’on dit.

Poursuivons :« On ne peut parler plus fortement qu’il parle quand il est avec des gens qui lui plaisent, et qui ne l’obligent pas à garder un silence froid et sévère qu’il garde quelquefois avec ceux qui ne luy plaisent pas. » — Cette mine froide et sévère, ce silence avec des importuns, n’est-ce pas ce qu’on remarque dans Alceste, lorsque Célimène et les deux marquis drapent si durement leurs amis, jusqu’au moment où le Misanthrope s’écrie, après s’être longtemps contenu :

Allons, ferme !poussez, mes bons amis de cour !

Il n’est pas étonnant que ces rapprochements, que nous faisons encore aujourd’hui, aient frappé les lecteurs du *Grand Cyrus*, assistant à une représentation du *Misanthrope*[[2]](#footnote-2). Mais nous avons dit déjà par quels $XXVII$ traits Alceste, oublié du Roi, se distinguait de Montausier, qui n’avait plus une faveur à obtenir[[3]](#footnote-3), et quelles circonstances antérieures empochaient de confondre Montausier, trop prompt aux mauvais vers, avec Alceste qui les condamne.

Sur ce dernier point, Alceste n’est plus Montausier ; c’est Despréaux, et nous en attestons Despréaux lui-même, qui avait plaisir à se reconnaître : lorsque, en 1708, M. de Saint-Aulaire se présenta à l’Académie française, Despréaux attaqua très vivement sa $XXVIII$ candidature :« Quelqu’un s’étant mis en devoir de le défendre, écrit-il au marquis de Mimeure, je jouai le vrai personnage du Misanthrope, ou plutôt j’y jouai mon vrai personnage, le chagrin de ce Misanthrope contre les mauvais vers ayant été, comme Molière me l’a confessé plusieurs fois, copié sur mon modèle ».

### VI.

Enfin, un troisième personnage a posé devant Molière, à son insu peut-être, lorsqu’il a voulu représenter Alceste amoureux d’une coquette, avec ses faiblesses, ses souffrances, sa jalousie, et ce personnage est Molière, amoureux et jaloux de sa femme, comme Alceste l’était de Célimène, dont Armande avait à jouer le rôle.

Ici nous touchons à ce que M. Sarcey appelle la génération de l’œuvre de Molière, et nous croyons pouvoir expliquer par deux circonstances sous l’influence desquelles il composa sa pièce, comment et dans quelle disposition d’esprit il fut amené à l’écrire : nous voulons parler de sa rupture avec Armande, et aussi des difficultés contre lesquelles il eut à lutter pour obtenir l’autorisation de jouer le *Tartuffe*[[4]](#footnote-4).

$XXIX$ Parlons d’abord des douleurs domestiques de Molière.

« On sait qu’alors, dit M. Taschereau, Molière et safemme, séparés d’un commun accord, ne se voyaient plus qu’au théâtre. La représentation du *Misanthrope* rouvrit nécessairement toutes les plaies de son cœur. Il s’était chargé du rôle d’Alceste ; Mme Molière jouait celui de Célimène, et il n’est pas permis d’attribuer au hasard la similitude de leur position avec celle des autres personnages de la pièce. Il avait donné à Célimène toute la coquetterie d’Armande, en même temps qu’il l’avait ornée de tous ses charmes, de tout son art séducteur. Pour Alceste, il l’avait dépeint tel qu’il était honteux de se voir lui-même, bien persuadé de toute sa faiblesse, bien convaincu de l’indignité de celle qui en était l’objet, et dominé par un penchant qu’il déplorait, mais qu’il ne pouvait ni subjuguer ni conduire. Non, répond Alceste aux représentations de Philinte,

Non, l’amour que je sens pour cette jeune veuve

Ne ferme pas mes yeux aux défauts qu’on lui trouve,...

J’ai beau voir ses défauts, et j’ai beau l’en blâmer,

En dépit qu’on en ait, elle se fait aimer ;

Sa grâce est la plus forte…

$XXX$ Avec quelle vérité, avec quel accent de l’âme,  Molière ne devait-il pas prononcer ces vers ! »

L’auteur de la *Fameuse Comédienne*, dont le libelle a été trop longtemps considéré comme digne de foi, malgré les inexactitudes dont il fourmille, a introduit dans son récit, non pas une conversation entre Molière et Chapelle, mais un long discours de Molière à Chapelle. Frappé des sentiments exprimés et du langage digne, élevé, prêté à Molière par un écrivain qui ne manquait pas de talent, M. Edouard Fournier a cru pouvoir avancer que ce morceau n’était autre chose que la copie d’une lettre de Molière à Chapelle. Les erreurs de fait contenues dans ce passage ne permettent pas d’admettre cette ingénieuse hypothèse, et notre opinion à cet égard est confirmée par Grimarest, qui, rétablissant la vérité, nous rapporte les propres paroles que tint un jour Molière à ses deux amis les plus intimes, le philosophe Rohaut et le peintre Mignard :

« Oui, disait-il, mon cher monsieur Rohaut, je suis le plus malheureux de tous les hommes, et je n’ai que ce que je mérite. Je n’ai pas pensé que j‘étais trop austère pour une société domestique. J’ai cru que ma femme devait assujettir ses manières à sa vertu et à mes intentions… Elle a de l’enjouement, de l’esprit, elle est sensible au plaisir de le faire valoir : tout cela m’ombrage malgré moi ; je me plains… Mais !ma femme, toujours égale et libre dans sa conduite… et occupée seulement du désir de plaire en général… rit de ma faiblesse… » M. Rohaut étala à Molière $XXXI$ toutes les maximes d’une sage philosophie, pour lui faire entendre qu’il avait tort de s’abandonner à ses déplaisirs :« Eh ! lui répondit Molière, je ne saurais être philosophe avec une femme aussi aimable que la mienne… »

Que dit Alceste ?son langage traduit les mêmes sentiments :

Je confesse mon foible, elle a l’art de me plaire ;

J’ai beau voir ses défauts et j’ai beau l’on blâmer,

En dépit qu’on on ait, elle se fait aimer.

Si Philinte lui demande :

D’où vient que vos rivaux vous causent de l’ennuy ?

Il répond :

C’est qu’un cœur bien atteint veut qu’on soit tout à luy.

C’est aussi à propos de lui qu’Éliante remarque que

[...] l’amour dans les cœurs

N’est pas toujours produit par un rapport d’humeurs.

Enfin, n’est-ce pas Alceste lui-même qui reconnaît

*Que* la raison n’est pas ce qui règle l’amour.

Il ressort clairement de ces passages que l’amour violent, involontaire, malheureux, qui fait le sujet de la pièce, n’est pas seulement celui d’Alceste pour $XXXII$ Célimène, mais encore celui de Molière pour Armande, sa femme.

Nous arrivons maintenant au *Tartuffe* : il nous paraît possible d’établir entre cette pièce et *Le Misanthrope* une sorte de filiation.

Sans doute Alceste et la société où il vit semblent, du moins sur nos scènes modernes, appartenir à un monde plus élevé qu’Orgon et son entourage, bien que les scènes du *Tartuffe* se passent plutôt pari des gens de cour que dans la bourgeoisie. Mais sans insister sur la qualité des personnages, rappelons-nous l’implacable opposition faite au *Tartuffe* : la pièce est supprimée, mais Molière ne désarme pas ; la lutte s’engage entre lui et Tartuffe, représentant toute la coterie adverse.

Orgon, désabusé, furieux, vient d’exhaler sa colère contre le monstre qui l’a trompé. Depuis qu’il a été trahi par cet homme en qui il avait foi, il méprise, il hait tous les hommes : quel autre, en effet, présenterait plus de titres à sa confiance que Tartuffe ? C’est au cinquième acte que nous voyons cette transformation du caractère d’Orgon.

Dès lors, tout équilibre rompu dans le caractère de cet honnête homme ; il avait jusque-là supporté sans se plaindre et les embrassades frivoles, et les sollicitations chez les juges, et les prétentions des diseurs de mauvais vers, et tous les autres vices du temps ; à partir de ce moment, il perd toute indulgence, il ne voit plus que le mal, et s’acharne contre tous les vices, tous ces travers même qui l’avaient, $XXXIII$ jusque-là, trouvé indifférent. C’est à partir de ce moment qu’il donnera la bride à sa sincérité habituelle, jusque-là sagement et prudemment retenue, et qu’il ne croira plus au bien, même sur les apparences les mieux établies.— C’en est fait, dit Orgon,

C’en est fait, je renonce à tous les gens de bien ;

J’en auray désormais une horreur effroyable.

Cléante, qui va devenir Philinte, s’efforce de le calmer, de le ramener à des idées plus modérées et plus justes :

Hé bien, ne voilà pas de vos emportemens !

Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.

Dans la droite raison, jamais n’entre la vôtre,

Et toujours d’un excès vous vous jetez dans l’autre.

Un nouveau personnage survient, il aborde Cléante en l’embrassant ; c’est l’usage :« Çà, baise-moi, marquis ! » Orgon s’enfuit, Cléante le poursuit, et, devenu Philinte, il le rejoint, à quelques pas de là, chez Célimène, où il le trouve transformé en Alceste :

— Qu’est-ce donc ?qu’avez-vous ?

— Laissez-moy, je vous prie...

— Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

— Oui, j’ay conceu pour elle une effroyable haine ;

Ma haine est générale et je hais tous les hommes,

Les uns parce qu’ils sont méchants et malfaisans,

Et les autres pour être aux méchants complaisants.

D’où vient cette haine ?de la fourberie de Tartuffe ; $XXXIV$ et Molière, ramené à l’idée de son procès contre le *Tartuffe* et les dévots qui le soutiennent, ajoute :

De cette complaisance on voit l’injuste excez

Pour le franc scélérat avec qui j’ai procez.

Au travers de son masque on voit à plein le traître …

Et ses roulemens d’yeux et son ton radoucy

N’imposent qu’à des gens qui ne sont moint d’icy.

C’est encore Tartuffe et sa trahison qui occupent l’esprit d’Alceste lorsqu’il dit :

Et s’il faut par hasard qu’un amy vous trahisse,

Que pour avoir vos biens on dresse un artifice …

Je me verrois trahir, mettre on pièce, voler...

Puis le découragement a pris le poète, car il faut bien enfin reconnaître que, si Orgon est devenu Alceste, Alceste n’est autre, ici, que Molière ; ses efforts pour faire jouer le *Tartuffe* ailleurs que chez les particuliers ont échoué ; Pierre Roullé, le curé de Saint-Barthélemy, a publié son ouvrage :*Le Roi glorieux au monde*, où, dénonçant à la justice l’auteur du *Tartuffe*, il demande pour lui le bûcher en attendant le feu éternel ; la cause de sa pièce semble perdue, et c’est alors qu’il s’écrie :

J’ay pour moy la justice et je perds mon procès !

Un traître dont on sçait la scandaleuse histoire

Est sorty triomphant d’une fausseté noire…

Assurément, de tout ce qui précède, il ne résulte pas que Molière ait voulu donner soit propre portrait $XXXV$ en traçant le caractère d’Alceste. Molière était plutôt bon, sage et modéré comme Philinte. Mais, sous l’influence de deux idées qui le poursuivaient, de la douleur que lui causaient la coquetterie d’Armande et a persécution du *Tartuffe*, il a puisé en lui-même les sentiments qu’il devait donner au Misanthrope, avec d’autant plus de vérité dans l’expression qu’il les ‘prouvait plus vivement. Alceste traverse plusieurs situations dont deux sont communes à lui et à Molière : une qui explique l’origine de sa pièce, l’autre qui lui en fournit le sujet ; il n’est pas étonnant qu’ils en soient mus tous les deux de la même manière et qu’ils expriment dans les mêmes termes.

En terminant cette étude, nous sera-t-il permis de solliciter une indulgente bienveillance pour quelques perçus nouveaux que nous croyons avoir introduite sans l’étude du *Misanthrope* ? Ce n’est point à l’érudition que nous avons demandé des lumières, c’est le bon sens, c’est à la raison. Mais quand il s’agit de Molière, n’est-ce pas par là qu’on peut le mieux le comprendre, puisqu’il s’adressait à la foule ? Ce n’est pas amoindrir, d’ailleurs, que de demander à la raison interprétation du génie ; qu’est-ce que le génie, en effet, si ce n’est, comme on l’a dit, la raison sublime ?

Ch-L. Livet,

Vichy, 4 novembre 1882.

|  |  |
| --- | --- |
| Corps de texte (prose) | Corps de texte |
| Corps de texte (vers ; 1 vers = 1 paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <l> |
| Séparateur (type astérisque(s), souvent centré) | <ab> |
| Titre hiérarchique (niveau 1) | Titre 1 |
| Sous-titre (niveau 1) | h1.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 2) | Titre 2 |
| Sous-titre (niveau 2) | h2.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 3) | Titre 3 |
| Sous-titre (niveau 3) | h3.sub |
| Titre hiérarchique (niveau 4) | Titre 4 |
| Sous-titre (niveau 4) | h4.sub |
| Titre non hiérarchique (généralement centré : \*, \*\*\*, Fin du premier acte, etc.)  + dans un ouvrage en prose (non spécifiquement théâtral) : locuteur d’une pièce de théâtre ou d’un dialogue | <label> |
| Mention de date, de temps ou de lieu (dans une lettre, une préface, etc.) | <dateline> |
| Auteur du texte dans un collectif, une revue, etc. (Par….) | <byline> |
| Epigraphe | <epigraph> |
| Signature de l’auteur (préface, lettre) | <signed> |
| Citation en prose (niveau paragraphe) | <quote> |
| Citation en vers (niveau paragraphe ; séparer les strophes par une ligne de blanc) | <quote.l> |
| Citation dans le corps de texte (niveau caractères) | <quote.c> |
| Numéro de page (niveau caractères) | <pb> |
| Formule dans une lettre, une préface (Monsieur, Madame, Soyez assuré…, etc.)  Dédicace courte en début d’ouvrage/de poème/d’article [attention, | <salute> |
| Post-scriptum dans une lettre, une préface | <postscript> |
| Référence bibliographique | <bibl> |
| Contenu de tableau | Contenu de tableau |
| Acte dans une pièce de théâtre | Acte |
| Scène dans une pièce de théâtre | Scène |
| Locuteur dans une pièce de théâtre ou un dialogue (niveau paragraphe) | <speaker> |
| Didascalie dans une pièce de théâtre (paragraphe) | <stage> |
| Didascalie (niveau caractères) | <stage.c> |
| Résumé en début de chapitre | <argument> |

1. « Le Misanthrope, dit justement M. Alexandre Vesselowsky, était l’expression vivante des opinions populaires qui se sont fondues dans Alceste, image artistique de son époque. » [↑](#footnote-ref-1)
2. Dès que la comédie du *Misanthrope* fui jouée, dit Saint-Simon, il se débita publiquement que c’estait lui qui y estait joué. » — Suit l’anecdote célèbre dont nous avons rappelé un irait, et que nous reproduisons ici d’après le texte récemment publié par le *Moliériste* : « Il le sceut, il s’emporte jusqu’il faire menacer Molière, quoiqu’alors si fort à la mode, de le faire mourir sous le baston… M. de Montausier arriva à la représentation, intérieurement fort en colère ; mais il voulut, puisqu’il y était, la voir et l’en tendre bien. Plus elle avançait, plus il la goustoit, et il en sortit si charmé qu’il dît tout haut que ce Misanthrope estoit le plus honneste homme qu’il eustveu de sa vie, et qu’il tenoit à grand honneur quoiqu’il ne le méritast pas, ce qu’on avoit dit sur luy, et, si tost qu’il fut rentré chez lui, il envoya chercher Molière. Le célèbre comique connoissoit quel estoit M. de Montausier. Il avait tremblé des bruits qui avoient couru, dont il s’estoit disculpé de toutes ses forces ; rien ne le pouvoit rassurer. Enfin vaincu par plusieurs messages coup sur coup, il alla sur parole, mais toujours mourant de peur. Dès que M. de Montansier le vit, il courut à lui l’embrasser, le louer, admirer sa pièce, se deffendre modestement de sa ressemblance, l’envier toutefois, ne résister pas à en estre très flatté, céder enfin a vouloir bien croire ce qui l’avoit mis si fort en fureur, Molière, toujours plein d’effroy, ne croyoit pas à ses oreilles et se deffendoit ; et la fin fut qu’il ne sçut plus que faire ny que dire quand M. de Montausier, averti que son souper estoitservy, convia Molière de se mettre à table… Molière… n’en estoit pas à manger… avec un homme de la dignité, de la place, de l’austérité de H. de Montausier. Aussyfut-il longtemps à le comprendre et à l’oser, et ce fut une scène charmante pour ceux qui en furent tesmoins, qui devint la nouvelle du lendemain, M. de Montausier but à Molière, et l’assura de son amitié pour toujours, et luy tint fidèlement parole. »— Ne serait-ce pas là, dit avec raison M. Georges Monval, l’origine de la fameuse légende du l*’en-cas de nuit,* dans laquelle, avec le temps, M. de Montausier aurait fini par devenir le Roi lui-même ? [↑](#footnote-ref-2)
3. Voy. P. 127, note sur les vers 289-292. [↑](#footnote-ref-3)
4. Nous nous rencontrons ici avec M. Alexandre Vesselowsky, un des écrivains qui ont le mieux parlé de Molière : « Un homme qui a beaucoup réfléchi sur les destinées perverses de l’humanité, qui a beaucoup souffert, peut seul produire le type du Misanthrope… Voilà pourquoi dans certaines pièces de Shakespeare et de Molière, nous avons le droit de chercher un reflet de l’existence de leurs auteurs, leurs propres aveux et leur individualité. »

   Et plus loin : « Avec le temps, Molière cesse d’être un témoin indifférent… La rancune haineuse de ses ennemies, les plaintes continuelles au Roi, les intrigues qui l’entouraient et empoisonnaient sa vie, l’orage que fit éclater la première représentation du *Tartuffe* révélèrent à Molière dans quel milieu malveillant il se trouvait. Les germes de la misanthropie datent de cette époque. » — (Le *Misanthrope,* étude par Alex. Vesselowski. Traduction inédite du russe, par Mme la baronne Wœhrmann, née princesse Sophie Orousoff.) [↑](#footnote-ref-4)